



ÉLOGE

DE M. BUCQUET.

JEAN-BAPTISTE-MICHEL BUCQUET, Censeur royal, Docteur-Régent & Professeur de Chimie dans la Faculté de Médecine de Paris, Adjoint de l'Académie des Sciences, Associé ordinaire de la Société Royale de Médecine, naquit à Paris le 18 Février 1746, d'Antoine-Joseph Bucquet, Avocat au Parlement, & de Marthe-Denyse Marotin.

Il avoit montré, dès ses premières études, une grande mémoire, une conception prompte, l'amour du travail qui est la suite de ces dispositions dans toutes les éducations bien dirigées, & sur-tout ce talent de parler avec aisance & avec chaleur, que les esprits les plus faciles n'ont pas toujours. Son père, frappé de cette réunion de tant d'heureuses qualités, crut devoir le destiner au Barreau; mais M. Bucquet ne put résister au charme qu'avoit pour lui l'étude de la Nature; il n'est pas étonnant, sur-tout dans la jeunesse, que ce charme entraîne les bons esprits, & les arrache à l'étude des Sciences morales. Nous entendons par ce nom, toutes celles qui ont choisi pour sujet de leurs recherches, ou l'esprit humain en lui-même, ou les rapports des hommes entr'eux, & qui par la liaison plus intime de leur objet avec notre bonheur & avec nous-mêmes, paroîtroient devoir exciter un intérêt plus vif, & inspirer plus d'ardeur: mais l'étude de la Nature offre des principes sûrs, des méthodes certaines, & dans la jeunesse l'on ne peut sentir encore combien l'application de ces méthodes est souvent difficile. Celui qui entre dans la carrière, trouve à chaque pas un nouveau plaisir, parce que chaque pas lui fait découvrir une vérité nouvelle

pour lui; enfin le succès, la gloire y dépendent de nous-mêmes, de nos propres forces, dont à cet âge on ne s'avise guère de douter.

Il n'en est pas de même des Sciences morales, on peut les réduire à des principes aussi simples & aussi sûrs que ceux des Sciences physiques; mais ces principes sont cachés ou du moins obscurcis par les nuages que l'ignorance & la corruption ont amassés autour d'eux. Les vérités, dont la chaîne forme le système de ces Sciences, sont livrées au jugement de la multitude qui se croit en état d'entendre, & en droit d'avoir une opinion; elles sont liées en même temps avec tous les intérêts qui agitent les hommes: ainsi la vérité ne peut faire de progrès, sans avoir à combattre les préjugés & les passions; & l'expérience a prouvé qu'en ce genre, au lieu de chercher la vérité, & de rendre grâce à ceux qui la découvrent, ou qui s'efforcent de la répandre, les hommes se refusent à la lumière, & poursuivent trop souvent celui qui s'obstine à la leur montrer.

M. Bucquet, obligé de commencer l'étude de la Jurisprudence, vit bientôt que dans cette étude on s'occupoit de lui expliquer les motifs passagers ou locaux qui ont déterminé à établir les loix actuelles, & qu'on négligeoit de lui montrer les raisons d'utilité qui peuvent les faire conserver; qu'on lui développoit le système des législations qui ont existé, & qu'on lui faisoit ignorer sur quels principes doit être combiné le système d'une bonne législation, pour qu'elle ne soit fondée que sur la justice, & qu'elle n'ait d'autre but que l'utilité de ceux qu'elle oblige. Grâce à cette manière d'enseigner, la Jurisprudence ne pouvoit se présenter à un esprit né pour la vérité, que comme une étude épineuse & rebutante; & lorsqu'une fois on a connu des Sciences qui payent par un plaisir présent, le prix du travail que coûte leur étude, on se détermine difficilement à étudier celles dont on ne sent que par réflexion l'importance & l'utilité.

Il falloit cependant un état à M. Bucquet, & le seul qui pût s'accorder avec son goût, étoit celui de Médecin; mais au lieu de regarder l'étude comme un devoir de sa profession,

il parut regarder sa profession comme un prétexte pour embrasser dans ses études un plus grand nombre de Sciences. Voulant unir la pratique de la Médecine à la théorie, il partageoit ses journées entre les amphithéâtres & les hôpitaux, & prenoit sur ses nuits le temps de rédiger ce qu'il avoit appris pendant le jour; il étudia la Botanique, non en Médecin qui a besoin de savoir reconnoître & distinguer les Plantes qu'il emploie, mais en véritable Botaniste; il joignit à l'étude de l'Anatomie celle de la Chirurgie; pour devenir meilleur Chimiste, il voulut être Naturaliste & Physicien. Son talent pour enseigner se développoit en même temps que sa facilité pour apprendre; il devint bientôt le maître de ses condisciples, & il le devint par leur choix; enfin, son Cours d'étude n'étoit pas encore fini que déjà il s'étoit acquis un nom parmi les Démonstrateurs célèbres.

Il fit le premier un Cours, où il réunissoit la Minéralogie & la Chimie: il n'en est pas du règne minéral comme des deux autres règnes de la Nature, c'est sur-tout par leur organisation, & par les fonctions qui en dépendent, que les animaux & les végétaux doivent être étudiés; les substances qui les composent, sont le résultat des fonctions dont cette organisation est le principe; & les différences qu'on observe entre ces substances, dans les différens corps de ces deux règnes, ne paroît être que la suite de celles qui existent entre leur constitution organique: c'est au contraire principalement de la nature & de la proportion de leurs principes constitutifs que les minéraux tiennent leur essence & leurs qualités: si des corps différens entr'eux par leur forme extérieure, paroissent donner, dans leur analyse, les mêmes principes; alors, tantôt la différence des formes naît de circonstances accidentelles, & ces corps si différens en apparence, sont une même substance; tantôt il existe entre les principes de ces corps; entre la proportion de ces principes dans chacun d'eux, entre la manière dont ils y sont combinés, des différences qui n'en sont pas moins réelles pour avoir échappé aux recherches des Savans. Les Chimistes peuvent ignorer en quoi consiste la différence essentielle des corps du règne minéral,

mais la Chimie est le seul moyen de la découvrir un jour.

La description des corps qui sont répandus sur la surface de la terre ou dans ses entrailles, la manière dont ils y sont disposés, ou même dont ils y ont été formés, la liaison de l'histoire particulière de ces corps, avec l'histoire générale du globe; ces connoissances si vastes, si curieuses, doivent en quelque sorte paroître incomplètes, tant que la nature de ces mêmes corps ne sera point connue. Ainsi, l'on peut dire que la Chimie est le complément de l'Histoire Naturelle, & le flambeau qui doit guider le Naturaliste dans ses travaux, comme la science de l'homme est le complément & le flambeau de l'Histoire Morale.

Telles furent les idées qui déterminèrent M. Bucquet à ne point séparer, dans ses leçons, l'Histoire Naturelle de la Chimie. Son Cours obtint le succès le plus brillant : ceux qui n'auroient vu dans les descriptions d'Histoire Naturelle qu'une simple nomenclature, apprenoient, en suivant les leçons de M. Bucquet, que ces diverses dénominations données aux différens corps, étoient liées, ainsi que leurs rapports de figure extérieure, à des différences plus essentielles : ceux qui n'auroient vu dans la Chimie qu'une suite d'expériences curieuses, de théories abstraites, d'opérations faites sur des corps pour ainsi dire étrangers à la Nature, & créés dans les laboratoires, apprenoient à la regarder comme la clé de l'Histoire Naturelle. L'étude de ces Sciences réunies, perdoit ce que l'étude de chacune en particulier pouvoit avoir de sec ou de rebutant. Cette forme de leçon étoit plus propre à encourager les commençans, qu'il faut sans cesse distraire de ce que l'étude a de pénible, par quelque attrait de curiosité, ou par l'intérêt de quelque application utile. Les leçons de M. Bucquet en devenoient sur-tout plus séduisantes pour les gens du monde qui, moins jaloux d'acquérir des connoissances que de paroître en avoir, cherchent sur-tout à se procurer des moyens de passer, sans ennui, ce temps si court pour les hommes occupés, & si long pour ceux qui ne savent le remplir que par les soins de la vanité ou par les plaisirs.

Dans ces mêmes Cours, M. Bucquet traitoit avec un très-grand détail de la Chimie du règne végétal, partie si importante à la fois & si difficile, qui n'a commencé que de nos jours à être traitée par une méthode vraiment analytique. Il donnoit enfin la Chimie du règne animal : cette branche de la Chimie est la moins avancée de toutes, malgré l'intérêt qu'auroit dû inspirer aux Savans un rapport plus immédiat avec nous-mêmes, & l'utilité qui peut résulter un jour de l'union de cette étude à celle de l'Anatomie ; mais la Chimie du règne animal présente des dégoûts que n'a point la Chimie des deux autres règnes : peut-être aussi est-elle plus difficile par elle-même. Les moyens que la Nature emploie dans la formation des corps minéraux, sont les mêmes que ceux de nos laboratoires ; seulement elle agit plus en grand, & n'est point bornée par le temps : dans les autres règnes, au contraire, les moyens par lesquels elle forme ou décompose les mixtes, ne sont pas en notre pouvoir : nous ne pouvons qu'observer ses opérations & non les contrefaire. Ainsi, la Chimie des corps vivans doit être plus compliquée que celle des minéraux, & la Chimie du règne animal paroît en même-temps devoir offrir de plus grandes difficultés que celle des végétaux, puisque les substances qui servent de base aux produits des fonctions animales sont ces mêmes matières végétales, dont la nature & la formation nous offrent déjà des mystères si difficiles à pénétrer.

A la forme intéressante que M. Bucquet avoit su donner à ses Cours, se joignoit le talent rare du Démonstrateur. Il parloit avec clarté & avec précision, avec facilité & avec noblesse, avec méthode & avec feu : toute l'ardeur qu'il avoit mise à chercher la vérité, tout le plaisir qu'il avoit senti en l'apercevant, se montroient dans la manière dont il la présentoit à ses Élèves, il exposoit des détails arides, des théories abstraites avec une chaleur qui se communiquoit à ses auditeurs parce qu'elle étoit vraie. Ce n'étoit point cet enthousiasme de commande que s'efforcent de montrer, pour tous les objets, ceux qui n'en ont véritablement pour aucun, ni ce luxe d'imagination, qui, mettant à la place de
la

la vérité des tableaux brillans & fantastiques, cherche à subjuguier la multitude, lorsqu'il faudroit l'éclairer; ce n'étoit point cette fécondité, cette abondance que produit le désordre des idées, & qui, si elle n'est pas incompatible avec le génie des Sciences, ne doit pas du moins en être regardée comme une preuve; c'étoit cet enthousiasme qu'inspire aux esprits bien faits & aux ames nobles, la vue de la vérité, & l'idée du bien qu'elle peut faire aux hommes: cet enthousiasme étonne d'abord les hommes frivoles, ils le trouvent ridicule, cependant il les entraîne, les force bientôt au respect, le plus souvent ils finissent eux-mêmes par le partager.

Les Livres sont en général plus propres à enseigner des vérités qu'à en inspirer le goût; s'ils servent à répandre les lumières, ce sont principalement les enseignemens publics qui font naître les Savans: les passions, & sur-tout celles qui ne tiennent pas à nos sens, s'excitent rarement dans la solitude & dans le repos; mais les hommes rassemblés les reçoivent avec facilité, & leur impression est d'autant plus forte, que plus d'hommes l'éprouvent en même temps, & deviennent, l'un pour l'autre, un objet d'imitation, d'encouragement ou d'émulation.

Un habile Démonstrateur est plus utile qu'un Écrivain qui lui seroit égal en connoissances ou en talens, puisqu'il contribue doublement aux progrès des Sciences, & par l'instruction qu'il répand, & plus encore par l'ardeur qu'il fait exciter; mais aussi trouve-t-il une récompense bien douce dans l'estime & dans l'amitié de ses disciples. On sépare un Livre de son Auteur, mais on ne peut pas séparer un Professeur de ses leçons: on apprend à respecter la personne en apprenant à estimer ses lumières, & le sentiment du plaisir qu'on reçoit par l'étude des Sciences, s'unit à celui de la reconnoissance qu'on doit au Maître qui nous les a enseignées.

M. Bucquet avoit senti qu'il seroit difficile que ses Cours fussent utiles, s'il ne joignoit à ses leçons des Ouvrages destinés à mettre ses Élèves en état de les suivre, & à leur en rappeler les résultats; il publia dans cette vue son Intro-

duction à l'analyse du règne minéral, & ensuite son Introduction à celle du règne végétal.

Ces deux Ouvrages ont le mérite qu'on doit exiger d'un Livre élémentaire dans les Sciences physiques, la nomenclature en est aussi simple que l'état actuel des Sciences peut le permettre; l'ordre en est méthodique & clair; les expériences y sont bien décrites; les théories y sont exposées avec clarté, & avec cet esprit philosophique qui apprend à distinguer ce qui est prouvé de ce qui n'est qu'adopté par les Savans; qui fait placer à côté des preuves les doutes qui peuvent en diminuer la force; qui enfin en présentant le corps d'une Science, montre tout ce que les hommes savent, en laissant voir combien ce qu'ils savent est peu de chose. L'Introduction à l'analyse du règne végétal a un mérite de plus; on fait combien cette partie de la Chimie doit aux Chimistes François, qu'elle est née, pour ainsi dire, dans l'École de M.^{rs} Rouelle (du moins si l'on ne doit dater l'origine d'une Science, que du temps où la méthode d'y découvrir la vérité, a été développée), & qu'enfin c'est dans cette même École que cette Science a fait les plus grands progrès: or, M.^{rs} Rouelle, plus occupés du plaisir de découvrir des vérités nouvelles, que du soin de rédiger celles qu'ils avoient trouvées; & peut-être plus propres, par la nature de leur esprit & par l'habitude de leur vie, à faire des expériences, qu'à composer des Ouvrages, n'ont presque rien imprimé sur cette partie si brillante de leurs travaux. Plusieurs savans Chimistes, à la vérité, avoient exposé & développé ces nouveaux principes de l'analyse végétale, mais c'étoit bien plus la méthode qu'ils avoient fait connoître, que les découvertes auxquelles cette méthode avoit déjà conduit, & il manquoit encore un Ouvrage où l'on eût réuni, avec les principes de la Chimie végétale, les analyses les plus importantes, exécutées d'après ces principes, & les faits intéressans que ces analyses avoient fait connoître. M. Bucquet donna cet Ouvrage: celui qui le premier rassemble en un seul corps les découvertes des autres Savans, & qui par-là rend ces découvertes plus utiles, mérite en quelque sorte de partager la gloire réservée aux Inventeurs.

Il destinoit pour d'autres Ouvrages les suites d'expériences nouvelles, les recherches savantes, dont cette foule d'objets qu'il confidéroit dans ses Cours, lui faisoient naître l'idée; il en formoit des Mémoires qu'il soumettoit au jugement de l'Académie des Sciences, pour s'éclairer par les lumières des Chimistes qui la composent, & pour se préparer des titres à y être admis un jour. Ces Ouvrages, qui sont en grand nombre, ont mérité l'approbation de l'Académie, plusieurs ont été insérés parmi les Mémoires des Savans Étrangers; d'autres y doivent paroître, quelques-uns ont été retirés par l'Auteur, plus sévère pour ses propres Ouvrages que les Juges qui s'étoient contentés de prononcer que ce qu'il avoit fait étoit bien, tandis que lui-même s'étoit bientôt aperçu qu'il étoit possible de mieux faire, & qu'il s'en étoit senti capable.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de ces Mémoires, quoique les objets en soient toujours ou intéressans pour le progrès des Sciences, ou utiles, soit aux Arts, soit à la Médecine, parce qu'ils renferment moins des découvertes nouvelles que des suites d'expériences bien liées entr'elles & discutées avec soin, ou des analyses faites avec exactitude & par des méthodes certaines.

L'Académie, à qui ces travaux avoient fait connoître M. Bucquet comme un Chimiste savant & exact, comme un Physicien d'un esprit sûr, également éloigné de s'asservir timidement à la routine, ou de s'égarer dans les hypothèses & les paradoxes, l'admit au nombre de ses Membres, à la mort de M. Bourdelin; elle savoit d'ailleurs qu'elle trouveroit en lui un Savant capable de donner du prix à ses travaux, par la manière de les présenter, dont l'activité & le zèle étoient infatigables, & dont l'esprit réunissoit à une grande variété de connoissances, une heureuse flexibilité qui lui permettoit de se charger de tous les travaux, de toutes les recherches que l'Académie voudroit lui imposer.

Sensible à l'honneur d'être admis dans l'Académie, d'y être appelé par l'estime, par la confiance, par le vœu unanime de ses Confrères, enfin par la voix publique, sans laquelle le choix des Compagnies savantes les plus éclairées, ne

satisfait qu'imparfaitement ceux qui prétendent à la gloire, M. Bucquet sentit redoubler son ardeur pour l'étude, & se fit un devoir envers l'Académie & le Public, de remplir les espérances qui lui avoient mérité leurs suffrages.

Il osa entreprendre de répéter toutes les expériences, de refaire toutes les analyses déjà connues en Chimie, en ayant égard à l'influence que devoient avoir nécessairement dans ces expériences & dans ces analyses, ces substances aériformes, qui long-temps inconnues ou plutôt négligées des Chimistes, sont devenues depuis quelques années l'objet presque unique de leurs travaux, qui font partie de presque toutes les substances, & influent dans presque toutes les opérations de la Nature, comme presque dans toutes les expériences des laboratoires. M. Bucquet a été bien loin d'achever cet Ouvrage immense, mais il s'étoit uni pour ce travail avec M. Lavoisier qu'anime un zèle égal pour le progrès des Sciences; ainsi du moins pour cette partie, les travaux commencés par M. Bucquet ne seront point perdus: nous pourrons être sûrs que les Sciences n'auront à regretter rien de ce qu'elles devoient attendre de lui, sa mémoire même ne sera point privée de la portion de gloire qui lui appartenoit, elle l'obtiendra de la justice & de l'amitié de son Collègue.

M. Bucquet avoit fait avec le même Chimiste une suite d'expériences sur la manière dont la chaleur se communique à différens fluides plongés dans un même bain; en mesurant avec des thermomètres qu'on a eu soin de rendre comparables, la température de ces fluides, on trouve que soumis également à l'action d'une même cause, & dans des circonstances semblables, ils n'y prennent cependant ni la même température que le fluide où ils sont plongés, ni des températures égales; qu'enfin ils ne parviennent à la température qu'ils doivent conserver, ni dans le même temps; ni suivant la même progression: le différent degré de chaleur auquel chaque fluide, chargé du poids de l'atmosphère, peut devenir expansible, est la cause d'une partie des différences observées, puisqu'elles disparaissent lorsque les fluides soumis à l'expérience, sont contenus dans des vaisseaux fermés. Cependant il

en subsiste encore quelques autres, & celles qu'on observe pour les températures inférieures à la température moyenne de l'atmosphère, ne peuvent dépendre de la différente expansibilité des fluides soumis aux expériences. M. Bucquet n'a pas cherché à proposer d'autres causes de ces phénomènes, il s'est borné à présenter une suite de faits singuliers bien constatés, bien liés entr'eux; jusqu'ici l'explication en est inconnue, & elle dépend sans doute des loix de la communication ou de la production de la chaleur, loix dont la découverte honorera peut-être notre siècle, mais qui sont encore au moins à demi-cachées aux yeux des Physiciens.

On doit compter encore parmi les grands projets dont M. Bucquet s'étoit occupé, une suite d'analyses comparées, d'un grand nombre de substances minérales encore peu connues; une analyse de la zéolithe, imprimée parmi les Mémoires des Savans Étrangers, a été le premier essai de ce travail. M. Bucquet a donné depuis à l'Académie, un Mémoire sur la pierre appelée *Trap*, & sur celle à qui sa configuration singulière a fait donner le nom de *Pierre-de-croix*; il s'étoit proposé pour but dans ce travail, de s'éclairer sur les principes de ces substances, de remonter par-là, s'il étoit possible, jusqu'à leur origine; de s'assurer si les différences extérieures qu'on aperçoit entre elles, naissent des circonstances de leur formation, ou de la proportion différente que leurs principes ont entr'eux, ou enfin de la différence essentielle de ces principes. En effet, nous sommes bien loin d'avoir réduit à un petit nombre d'éléments les principes de tous les corps; les Chimistes en ont découvert dans ces derniers temps, plusieurs aussi indestructibles, aussi difficiles à décomposer ou à convertir l'un dans l'autre, que les substances les plus anciennement honorées du nom d'*éléments*. Comme il est important dans ces expériences de connoître l'origine des matières qu'on soumet à l'analyse, on est obligé d'indiquer le cabinet d'où elles ont été tirées; ainsi M. Bucquet ne pouvoit se dispenser d'annoncer dans son Mémoire, que celles qu'il avoit traitées venoient de la collection de M. le Duc de la Rochefoucault, qui partageoit avec lui le travail

immense de ces analyses, & qui, aussi modeste qu'éclairé, aussi éloigné de s'enorgueillir de ses lumières que des vertus qu'il a héritées de ses aïeux, ou des titres qu'ils lui ont transmis, n'a pu cependant cette fois demeurer aussi caché qu'il eût voulu l'être. Le reste de ces analyses, quoiqu'il fût presque complet, n'a point été présenté à l'Académie; la plupart des substances analysées avoient été tirées de Suède; les deux Savans françois crurent devoir faire hommage de leur travail à M. Bergman, qui, de son côté, avoit analysé une partie des mêmes substances, & ils n'ont pas voulu publier leurs recherches sans avoir répété leurs analyses, & découvert par quelle cause quelques-uns de leurs résultats différoient de ceux du célèbre Suédois.

Au commencement de 1776, avant son admission à l'Académie, M. Bucquet étoit entré dans une Société, qu'une administration vraiment occupée du bien du Peuple, venoit de former pour lui assurer des secours dans les maladies épidémiques, & dans celles qui, en attaquant les animaux nécessaires à l'Agriculture, exposent les hommes à manquer de subsistances: cette Société embrassoit dans son travail toutes les branches de la Médecine, qu'elle devoit chercher à perfectionner, non-seulement par les travaux de ses Membres, mais en dirigeant des Observateurs répandus dans toute l'Europe, & en recueillant leurs observations pour en offrir au Public l'ensemble & les résultats. Quelques services que la Médecine ait rendus à l'Humanité, elle est encore bien éloignée d'être une véritable Science, comme elle doit le devenir un jour, ainsi que tous les Arts, dont les opérations sont soumises aux loix de la Physique; cependant, un si grand nombre d'hommes, d'un très-grand talent, ont cultivé la Médecine sans avoir même, pour ainsi dire, commencé la Science, qu'on doit croire que si cette révolution doit s'opérer, ce sera par les efforts réunis d'un Corps qui, composé de Savans animés des mêmes vues, travaillans sur le même plan, puisse, par sa constitution, joindre aux soins de la pratique ou de l'enseignement, les recherches nécessaires pour approfondir les principes de la Science, & en accélérer

les progrès. Tel nous paroît être le but le plus important, quoique peut-être encore éloigné, qu'une Académie de Médecine puisse se proposer: tel a été l'espoir de ses Instituteurs, qui, plus jaloux d'être utiles aux hommes, que de surprendre les applaudissemens de la multitude, se sont occupés d'un bien que leurs lumières leur faisoient apercevoir dans un éloignement où la vue du vulgaire ne pouvoit atteindre, & ils n'en ont point été refroidis par la certitude de n'obtenir pour prix de leur bienfaisance, ni reconnoissance ni gloire populaire.

Cet établissement devoit éprouver des contradictions, & il n'auroit pu y résister s'il n'eût été formé d'hommes éclairés, pleins d'ardeur pour le travail, & animés d'un véritable zèle pour le progrès des Sciences. M. Bucquet réunissoit toutes ces qualités, il y joignoit ce courage qui fait préférer le sentiment de sa conscience à l'opinion de ceux même qu'on estime, supporter avec patience les jugemens de la prévention, & attendre du temps le moment de la justice.

Déjà il avoit donné à l'Académie des Sciences, plusieurs Mémoires qui intéressoient à la fois la Chimie & la Médecine, comme une analyse du sang, un procédé pour préparer l'éther nitreux, à peu de frais & sans danger, & un moyen de faire l'éther marin sans employer les sels métalliques. Il lut dans les séances de la Société de Médecine, plusieurs autres Mémoires du même genre; un sur la manière de séparer de l'opium la partie vireuse, & d'en tirer un extrait transparent, qui ne conservât que la partie calmante de cette substance; un procédé pour la préparation de la pierre à cautère; enfin, un Mémoire sur la manière d'agir de l'alkali volatil dans la cure des asphixies causées par l'air gazeux. Les animaux plongés dans cet air y périrent, & on l'avoit regardé en conséquence comme un poison, quoique la mort de ces animaux ne doive être attribuée à aucune qualité nuisible de cet air, mais seulement à la privation du seul air qui puisse entretenir la vie. De plus, comme l'air gazeux est acide, il avoit paru naturel à quelques personnes d'imaginer que l'alkali devoit en être le contre-poison: à la vérité, il étoit difficile

d'expliquer comment la vapeur de l'alkali volatil pouvoit aller neutraliser l'air gazeux dans le poumon d'un animal, dont la respiration étoit au moins presque entièrement suspendue, & il n'étoit guère probable que la qualité acide de cet air pût être la cause de la suspension des fonctions vitales. En effet, on a vu quelquefois des accidens graves causés par l'inspiration de la vapeur des acides minéraux; mais ces accidens ne ressemblent point à ceux qui accompagnent les asphixies; cependant des animaux asphixiés avoient été rappelés à la vie par l'alkali volatil; agissoit-il comme stimulant ou comme alkali? étoit-ce un effet organique ou un effet chimique qu'il produisoit? c'est ce que M. Bucquet crut devoir examiner par une suite d'expériences, & il en résulte que dans cette circonstance l'alkali n'agit que comme stimulant, puisque la vapeur du vinaigre, la vapeur plus pénétrante du soufre, & sur-tout l'eau froide appliquée à l'extérieur, sont pour le moins aussi efficaces que l'alkali volatil, & cependant ne neutralisent certainement point l'air gazeux.

Ainsi, l'application de la Chimie à la Médecine étoit encore un des grands objets que M. Bucquet suivoit avec ardeur, car il avoit formé des plans assez vastes pour remplir la vie de plusieurs Savans: son activité l'empêchoit de sentir combien le temps est court, même pour ceux qui l'emploient le mieux, & sur-tout de s'apercevoir que ses forces ne lui permettoient ni de faire de grands efforts, ni de se flatter de l'espérance d'une longue carrière. C'est sans doute à cause de l'étendue même de ses projets, que nous ne trouvons point dans les Ouvrages de M. Buequet autant de choses neuves qu'on auroit dû en attendre de tant de sagacité & de tant d'ardeur; c'étoit contre les grandes difficultés qu'il aimoit à lutter, c'étoit vers des vérités générales & importantes, vers de grandes théories qu'il avoit dirigé ses efforts; & si dans les Sciences d'observation le génie seul découvre des vérités isolées, il lui faut le secours du temps pour trouver & développer des systêmes entiers de vérités nouvelles.

Plusieurs Chimistes, médiocres sans doute, car en général ce n'est pas à ceux qui possèdent le mieux une Science, qu'on

qu'on peut reprocher d'en abuser en lui donnant trop d'étendue, plusieurs Chimistes avoient fait de la Chimie à la Médecine, des applications aussi ridicules dans la théorie que dangereuses dans la pratique: la plupart de ces théories ont disparu, mais quelques-uns des préjugés qu'elles ont introduits dans la Médecine ont subsisté après elles. M. Bucquet employoit une partie de ses Cours à combattre ces préjugés, à montrer combien les principes chimiques qui leur servoient de base, étoient précaires, combien l'application en étoit fautive; comme il comptoit beaucoup de Médecins parmi ses disciples, il croyoit ce préservatif nécessaire; & il ne faut pas s'imaginer qu'il soit très-aisé de débarrasser la Médecine de ces prétendues théories, la charlatanerie les a fort multipliées; on sait que le grand intérêt enfante la crédulité, & qu'ainsi le nombre des Charlatans dans chaque Science, croît en raison de l'importance plus grande que les hommes attachent à son objet.

Nous avons dit que M. Bucquet avoit embrassé dans ses études toutes les Sciences qui tiennent à la Médecine, & par conséquent toutes les Sciences physiques, on lui en a fait un reproche, mais nous osons croire qu'il n'étoit pas fondé; à la vérité les détails de chaque Science sont immenses, & ce seroit un projet chimérique de vouloir les approfondir toutes: aussi M. Bucquet n'avoit eu garde de former ce projet, mais il vouloit savoir du moins les principes de ces Sciences, connoître la méthode qu'on y suit, en saisir les grands résultats, embrasser leur système tout entier, observer leurs rapports, étudier sur-tout les liaisons que chacune d'elles pourroit avoir avec la Science qui étoit le premier objet de ses travaux, les ressources qu'elle pouvoit tirer des autres Sciences, & les avantages qu'à son tour, elle pouvoit leur procurer.

En comparant ce que nous avons dit de M. Bucquet, avec le peu de durée de sa vie, on sera étonné qu'elle ait pu suffire à tant de travaux, & il s'en faut de beaucoup que nous ayons tout dit: en 1776, après la mort de M. Roux, il fut chargé d'un cours de Chimie aux Écoles de Médecine, & la réputation méritée que laissoit M. Roux, rendoit cette

tâche difficile à remplir. M. Bucquet se livroit en même temps à la pratique de la Médecine, il partageoit son temps entre ses Cours, ses laboratoires & ses malades, comme dans le temps de ses études il l'avoit partagé entre les amphithéâtres & les hôpitaux.

M. Bucquet étoit marié, il avoit épousé une de ses parentes qu'il aimoit & dont il étoit aimé; en vivant avec elle depuis son enfance, il n'avoit vu se développer en elle que des vertus ou des qualités aimables: sûr qu'il auroit dans sa femme une amie tendre, & que ses enfans auroient une bonne mère; sentant qu'il étoit nécessaire à son bonheur, comme elle l'étoit au sien, il ne songea, en s'unissant à elle, qu'à assurer la douceur de la vie de tous deux, en laissant à ses talens le soin de leur fortune: la pratique de la Médecine lui en offroit le moyen le plus prompt & le plus sûr; & pour un époux, pour un père qui n'a qu'un foible patrimoine, le soin d'augmenter sa fortune, devient en quelque sorte un de ses devoirs.

Malheureusement la santé de M. Bucquet s'altéra bientôt, l'intérêt de sa famille ne lui permettoit de renoncer ni à ses Cours ni à la Pratique; l'étude des Sciences, les travaux de son laboratoire étoient nécessaires à son bonheur: il ne vouloit pas même renoncer au cours de Chimie de la Faculté de Médecine; engagé dans les discussions qui troubloient alors cette Compagnie, il craignoit d'être accusé de manquer de zèle pour l'intérêt de son Corps; il pensoit que pour éviter ou confondre ces reproches, il falloit remplir le devoir que la Faculté lui avoit imposé, quelque cher qu'il pût lui en coûter; & il ne crut pas trop faire, en sacrifiant le reste de ses forces & de sa vie, à l'espérance de regagner par cet acte de dévouement & de zèle, la confiance & l'amitié de ses Confrères.

Tant que M. Bucquet avoit conservé son activité au milieu de ses souffrances & d'un dépérissement rapide qui effraya ses amis long-temps avant lui, tant qu'il put croire qu'il avoit conservé ses forces, il lui resta quelques espérances; mais l'abattement où il tomba quelques mois avant sa mort, les lui ôta toutes: alors il sentit qu'il lui falloit bientôt

renoncer aux projets qui avoient occupé sa vie, & se séparer de ce qu'il avoit aimé; mais il voulut remplir encore des mêmes occupations & des mêmes sentimens, le temps qui lui restoit à vivre, préférant la mort à une vie languissante, & ne croyant point que des jours où son esprit ne pourroit penser, où son cœur auroit perdu ses affections, méritassent d'être prolongés. Les calmans appaisoient ses douleurs, lui rendoient des forces, & en lui donnant la liberté de s'occuper encore, lui ôtoient l'idée déchirante de tout ce qu'il alloit perdre & de tout ce qu'il alloit laisser: il abusa de ce secours, si c'étoit en abuser que de l'employer à diminuer ses peines, & à conserver plus entières les facultés de son ame. On lui vit prendre dans un seul jour deux pintes d'éther & cent grains d'opium: c'est ainsi qu'il passa les derniers mois de sa vie, ne songeant point à prolonger son existence, mais occupé de se rendre capable d'application tant qu'il existeroit. La dernière fois qu'il parut à l'Académie, ce fut pour y lire un Mémoire: les phénomènes singuliers que présente l'air inflammable, attiroient dans ce moment l'attention des Physiciens, & sentant trop qu'il lui falloit renoncer au plaisir de jouir de leurs découvertes, & à la gloire de les partager, il voulut du moins exposer à l'Académie ses vues sur la différence qu'on observe entre l'air inflammable des métaux & celui des marais, & proposer un moyen qu'il avoit imaginé pour réduire l'air inflammable des marais au même degré de pureté que celui qui se dégage des substances métalliques. Il y a un an que dans une Assemblée publique semblable à celle où je rends aujourd'hui ce triste devoir à sa mémoire, nous l'entendimes prononcer, d'une voix mourante, cette dernière production d'un esprit à qui l'approche de la mort n'avoit encore rien ôté de sa vigueur, & nous donner ce dernier témoignage d'un zèle qui survivoit à ses forces.

Il mourut le 24 Janvier 1780, laissant deux enfans, dont l'un, né presque le jour même de la mort de son père, étoit condamné à ne jamais recevoir ses embrassemens, & à ne le connoître que par sa réputation & par les regrets de sa mère: ses enfans n'ont presque reçu de lui d'autre héritage que son

nom, l'exemple de ses talens, & la leçon utile & terrible de sa mort douloureuse & prématurée, s'ils ont un jour, comme lui, à se défendre contre l'amour de la gloire & l'ardeur pour l'étude.

Il est cruel de se séparer pour toujours de tout ce qu'on a aimé, mais du moins la raison & le courage peuvent aider à supporter ce malheur avec constance; on peut se dire que l'instant où l'on perdra tout, sera aussi l'instant où l'on cessera de sentir ses pertes: mais il est peut-être impossible de conserver son courage, & il n'est point permis de se consoler de ses maux par l'idée qu'on cessera de les sentir, lorsqu'on pense que l'existence qui va nous échapper, étoit nécessaire à ceux que nous aimons, & dont le bien-être étoit pour nous un véritable devoir.

Heureusement M. Bucquet n'éprouva point ce sentiment affreux dans toute son amertume, il avoit des amis dont l'ame lui étoit connue, & en leur léguant ses fils, en leur donnant cette dernière marque d'amitié, il sentoît qu'il laissoit à ses enfans plus que s'il leur eût laissé de la fortune.

Il pouvoit croire aussi sans doute, que tout ce qui lui appartenoit avoit des droits à la reconnoissance de ses concitoyens: sa vie avoit été sacrifiée toute entière à la recherche des vérités utiles, & sur-tout au desir de les répandre; ce sacrifice seroit-il assez payé par quelques honneurs & de vains regrets? la reconnoissance publique ne doit-elle pas rendre à la famille ce que le zèle de M. Bucquet, pour l'instruction publique lui a fait perdre? & ne devoit-on pas craindre, par une indifférence décourageante, ou de refroidir ceux qu'un zèle égal anime encore, ou de les exposer, en mourant comme lui avant l'âge, à emporter au tombeau la certitude cruelle que le sacrifice qu'ils ont fait sera perdu pour leur famille comme il l'a été pour eux-mêmes?

La place d'Adjoint dans la classe de Chimie, que M. Bucquet a laissé vacante, a été remplie par M. Bertholet.

